

Triomphe du Cœur

LE PRÉCIEUX SANG

PDF - Famille de Marie

14^{ème} année, Septembre - Octobre 2011

N° 56

*« Un des soldats avec sa lance
lui perça le côté ; et aussitôt,
il en sortit du sang et de l'eau. »*

Jn 19, 34

« Mon Sang versé pour vous »

Chers amis et bienfaiteurs, en lisant ce numéro du Triomphe du Cœur sur le Précieux Sang, nous espérons que les exemples dans la vie des saints et les témoignages de nos trois jeunes prêtres récemment ordonnés, vous aideront à aimer Jésus avec une plus grande reconnaissance, Lui qui a donné Sa Vie en versant Son Sang pour chacun d'entre nous.

*« Le Sang du Christ est le gage de l'amour fidèle
de Dieu pour l'humanité.*

*Le regard fixé sur les plaies du Crucifié, tout homme,
même dans des conditions de misère morale extrême, peut dire :
Dieu ne m'a pas abandonné, Il m'aime, Il a donné Sa Vie pour moi. »*

Le Saint-Père, Benoît XVI

Depuis toujours, le sang, porteur de la vie, a eu une importance primordiale pour les peuples. Ainsi dans l'Ancien Testament, l'aspersion avec le sang des animaux sacrifiés représentait et établissait l'alliance entre Dieu et le peuple élu : « Moïse, ayant pris le sang, le répandit sur le peuple et dit : 'Ceci est le sang de l'Alliance que Yahvé a conclue avec vous...' » (Ex 24, 8).

C'est à cette formule, prononcée au pied du Mont Sinaï, « que Jésus se référa explicitement lors de la Dernière Cène » lorsqu'il scella

la Nouvelle et Eternelle Alliance en versant Son propre Sang, « en offrant le calice aux disciples et en disant: Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés » (Mt 26, 28) disait le Saint-Père Benoît XVI, en juillet 2009, pendant le mois consacré au Précieux Sang.

Déjà, dans l'Ancien Testament, la valeur salvifique du Sang était liée à l'Agneau pascal. En effet, alors que le Pharaon ne voulait pas

laisser le Peuple élu sortir d'Égypte, puisque sous le joug de l'esclavage depuis des siècles, Moïse lui annonça la mort des premiers-nés égyptiens. Néanmoins, pour protéger les Israélites, Yahvé leur prescrivit d'immoler un agneau sans tache, de le manger et d'en répandre le sang sur le linteau et les montants des portes. Ainsi le Peuple élu fut épargné et il pouvait se mettre en route pour l'Exode.

Dans le Nouveau Testament, Jean le Baptiste désigne Jésus comme le véritable Agneau immolé : « *Voici, l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde* » (Jn 1,29). Effectivement le Seigneur a versé sur le bois de la Croix Son Sang innocent pour la rédemption de tous les hommes de tous les temps. Dans le Temple de Jérusalem, pendant la fête de Pâque, alors que retentissait le bêlement d'environ 18 000 agneaux immolés dont le sang coulait à flot, en même temps sur le calvaire, l'unique Agneau sans tache, donnait Sa Vie jusqu'à Sa dernière goutte de sang, pour vaincre définitivement, l'ancien serpent, Satan, et pour nous libérer une fois pour toute de l'esclavage du péché. Une seule goutte de ce Précieux Sang aurait suffi pour opérer le salut de l'humanité, disait si bien saint Thomas d'Aquin dans son hymne célèbre « Adoro te devote, Je t'adore dévotement, Déité cachée. »

Depuis que saint Longin transperça de sa lance le Cœur du Rédempteur, et que le Sang et l'Eau jaillirent du Côté du Christ et retombèrent en premier sur lui, le Précieux Sang, Source de Vie pour l'Eglise pour tous les siècles, n'arrête pas de s'épancher. Saint Antoine de Padoue compare cette réalité à une mère allaitant son enfant : « *Jésus-Christ Lui-même nous nourrit de Son Sang, telle une mère de son lait. Pour cela, Il permit que Son Côté soit transpercé par une lance, pour que telle une mère qui allaite son enfant, Il puisse nous donner à boire Son Précieux Sang.* » Ce flot de grâces, qui nous rachète, nous purifie, nous fortifie et nous sanctifie, ne tarira pas aussi longtemps que le Calvaire sera présent pendant le Saint Sacrifice de la Messe.

Ainsi, Cyprien de Carthage, ce saint évêque martyr de l'Afrique du Nord conseillait la

Communion quotidienne, pendant les dures persécutions contre les chrétiens, car comme il le répétait dans ses lettres : « *D'où recevrons-nous la force de verser notre sang pour le Christ ? En tant que soldat du Christ, nous devons boire quotidiennement à Son Calice.* »

Les innombrables martyrs ne sont pas les seuls à appartenir à « *la foule immense ... de toutes nations, tribus, peuples, et langues* » décrits par l'Apocalypse (Ap 7, 9) comme ceux qui viennent de la grande tribulation et dont les vêtements ont été lavés dans le Sang de l'Agneau.

Nous aussi nous appartenons à ceux que Jésus veut fortifier par Son Corps et Son Sang, afin que nous puissions verser nos « gouttes de sang quotidiennes », les petits sacrifices quotidiens, dans le Calice du Seigneur.

Cette précieuse icône russe représente le sublime mystère de l'Incarnation divine dans le sein de Marie, dans toute sa splendeur mystique : le Dieu trine, prit de Marie et seulement de Marie, pour former le Corps et le Sang du Rédempteur que Jésus a versé par amour pour nous. C'est pourquoi, le Pape Benoît XVI insistait en 2008, lors de la journée mondiale pour les malades : « *Il y a un lien inséparable entre la Mère et le Fils engendré dans son sein et ce lien nous le sentons, de manière mystérieuse, dans le sacrement de l'Eucharistie.* » Sur cette icône, on voit clairement que le Sein immaculé et plein de grâce de la Vierge Marie, est semblable à un trône, un autel, et Jésus, le Divin Souverain Prêtre, bénissant de Ses mains, se trouve sur cet autel, debout dans un calice rempli de sang. Et, lorsque nous buvons au Précieux Sang de ce calice, nous sommes un avec Lui, et en vertu de Son union intime avec Sa Mère, nous faisons un aussi avec la Vierge Marie. C'est ce que saint François de Sales pensait en écrivant : « *Veux-tu être aussi apparenté à la Bienheureuse Vierge Marie, alors communie. En effet, lorsque tu reçois le Très Saint Sacrement, tu reçois le Corps de son corps et le Sang de son sang ; car le Précieux Corps du Seigneur, présent dans le Très Saint Sacrement a été formé dans le sang très pur du sein de la Vierge.* »

Saint Norbert de Xanten

La première biographie de saint Norbert de Xanten (1082-1134) montre très bien que ce fondateur d'ordre, artisan de paix et courageux défenseur du pape, portait à juste titre le noble nom "d'apôtre du Très Saint Sacrement", en raison de son amour de l'Eucharistie et du Précieux Sang.

De haute noblesse, le talentueux jeune homme, membre de la cour de l'archevêque de Cologne et conseillé de son cousin l'empereur Henri V, vivait dans les mondanités et l'insouciance, « *sans beaucoup penser à ... Dieu* », selon une des plus anciennes descriptions de sa vie. Et pourtant, en 1115, tel Saül, Norbert vécut aussi "l'expérience de Damas" : alors qu'il était à cheval, la foudre tomba juste à côté de lui, et il fut renversé. Lorsqu'il revint à lui et se releva, il était un autre homme. Sans regarder en arrière, Norbert se dépouilla de façon radicale de tous ses biens, il distribua son argent aux pauvres et devint prêtre. Prédicateur inlassable, il parcourut à pied l'Allemagne, la France et la Belgique, s'efforça d'annoncer la vraie foi aux peuples et surtout de renouveler le clergé, en montrant aux prêtres la dignité sublime de leur vocation et en réveillant en eux un amour ardent pour Jésus-Eucharistie. Norbert était lui-même le plus bel exemple ; en effet, il tenait à célébrer tous les jours le Saint Sacrifice de la Messe dans un profond recueillement.

Ainsi la plus ancienne biographie fait référence à quelques miracles que saint Norbert opéra grâce au Précieux Sang. Le 11 avril 1126, pendant la célébration de Pâques dans la Basilique de saint Kilian à Würzburg, Norbert venait de recevoir le Corps du Christ, et de boire au Sang du Christ, une femme aveugle l'aborda implorante en demandant sa guérison. Norbert laissa l'autel derrière lui, et l'haleine imprégnée du vin consacré, souffla légèrement sur l'aveugle. Instantanément, elle recouvrit la vue. Ce miracle fit une telle sensation, que la ville proposa à Norbert un monastère pour

son nouvel ordre. Deux ans plus tard, il fonda effectivement le double couvent d'Oberzell.

Les premiers fondements pour son nouvel ordre avaient été posés le soir de Noël 1120, cinq ans après sa conversion radicale. Dans un songe, la Vierge Marie, était apparue à Norbert, en lui montrant près de la ville française de Laon, une prairie avec une chapelle en ruine, "Pratum demonstratum", signifiant "le pré montré", qui donnera son nom à l'ordre : "les prémontrés". C'est là que Norbert fonda avec 13 compagnons le premier couvent ; attirés par son zèle apostolique et sa forte personnalité, des hommes de tout rang et de tout lieu se joignirent au fondateur afin de mener une vie apostolique fidèle à l'évangile.

La communauté se répandit rapidement, et seulement un an après la fondation de l'ordre, en 1121, Norbert pouvait donner à sa deuxième fondation l'abbaye de Floreffe dans la province de Namur, en Belgique, le nom de "Flos Mariae", "Fleur de Marie". Là aussi, se produisit un miracle avec le Précieux Sang dont les annales de l'abbaye, ainsi que les annexes de la première biographie du saint font mention. Dans ce dernier document, quelques frères "Norbertins", nommés ainsi en raison de leur fondateur, font le récit de cet événement à un de leur confrère, le comte Godefroy de Cappenberg.

Lorsque saint Norbert célébrait la messe dans l'église de l'Abbaye de Floreffe, dans son recueillement habituel, il vit juste avant de communier, quelques gouttes de sang sur la patène ; il appela tout de suite, le frère sacristain, Rudolph, qui servait la messe et lui demanda :

« *Vois-tu ce que je vois ?* », et ce dernier de lui répondre : « *Oui, Père, je vois des gouttes de sang.* » Profondément touché, Norbert ne put retenir ses larmes. La notoriété de cet événement miraculeux, à savoir celui de la transformation des particules d'hosties en gouttes de sang, fut telle que les Prémontrés prirent la belle habitude de purifier, c'est-à-dire de nettoyer avec de l'eau, non seulement le calice, mais aussi la patène, ce qui alors n'était pas d'usage.

En 1126, saint Norbert consacré archevêque de Magdebourg, renouvela son diocèse qui

devint pour ses fils spirituels un tremplin de mission pour les pays voisins. Après que ce prélat influent ait servi d'intermédiaire entre le pape et l'empereur, il mourut de la malaria à Magdebourg, en 1134, son corps fut déposé dans l'église de "Notre-Dame". A peine 500 ans plus tard, à la suite de la Réforme protestante sa dépouille fut transportée à Prague, dans l'abbaye des Prémontrés de Strahov. Aujourd'hui encore on y trouve, dans une chapelle latérale, le reliquaire du saint patron de la Bohême et des Pays-Bas.

Une conversion au prix de son sang

Après que le séminariste italien, Pierino Galeone, ait été guéri par Père Pio en 1947, il devint son fils spirituel et en tant que tel, put passer beaucoup de temps auprès du saint dans une grande proximité. Témoin oculaire, il fit l'expérience de divers événements, et en témoigna en 1986 lors du procès de béatification diocésain.

En 2010, à l'occasion du 100^{ème} jubilé du sacerdoce de Père Pio, et de ses 60 ans de prêtrise, Pierino Galeone publiait tous ces souvenirs précieux dans un livre intitulé "Padre Pio, mio Padre" ("Père Pio, mon Père").

Il y décrit entre autres la conversion suivante, qui laisse si bien transparaître l'union profonde que vivait Père Pio, crucifié lui aussi, avec son Rédempteur.

Del Fante, le franc-maçon

Pierino Galeone écrit : « Nous nous sommes rencontrés dans un hôtel, alors que nous ne nous connaissions pas. C'est lui qui rompit le silence, en se présentant : "*Je suis l'avocat Alberto del Fante, de Bologne, ex franc-maçon du 33^o degré. Converti depuis peu par Père Pio, j'écris des livres à son sujet.*"

Je ne lui demandai rien, cependant il commença tout de suite et avec enthousiasme, à remercier Père Pio qui lui avait redonné la foi, et il manifesta sa joie d'avoir retrouvé une

vie renouvelée, en la mettant au service de son prochain.

Puis, il poursuivit : "*Ma femme avait un cancer, elle était mourante, il n'y avait plus aucun espoir. Une amie lui avait parlé de Père Pio, un humble capucin de San Giovanni Rotondo ; un grand nombre de ceux qui étaient allés le voir retournaient chez eux guéris. Je me trouvais auprès de sa tête de lit, lorsque les larmes aux yeux, ma femme me demanda de me rendre chez Père*

Pio pour lui demander sa guérison.

Elle savait que j'étais franc-maçon, et féroce-ment anticlérical. Au début, j'étais dur, même moqueur, je pensais que si la science n'y pouvait rien, encore moins un pauvre frère ! Puis, en la voyant pleurer, et dans ce piteux état, je décidai de lui faire plaisir en lui disant : 'Bon, j'y vais !' Non pas parce que j'y crois, mais pour tenter ma chance comme au lotto. Le jour suivant, je partais et le soir même je me trouvais à San Giovanni Rotondo.

Le lendemain, après avoir assisté à la longue messe, je fis la queue pour les confessions. Mon tour est arrivé, je ne me suis pas agenouillé tout de suite, je suis resté debout devant Père Pio en lui demandant si je pouvais lui parler un moment. Le Père répondit avec dureté en criant : 'Jeune homme, ne me faites pas perdre mon temps ! Qu'êtes-vous venu faire, tenter votre chance comme au lotto ? Si vous voulez vous confesser, agenouillez-vous, sinon laissez-moi confesser ces pauvres gens qui attendent.' Foudroyé d'entendre l'expression que j'avais moi-même employée, et secoué par cette étrange dureté, presque machinalement et sans grande conviction je m'agenouillai. Je n'étais pas préparé, et je n'arrivais même pas à rassembler deux paroles, et encore moins à me souvenir de péchés dont je n'avais pas conscience. Par contre, à peine étais-je agenouillé, le Père changea de ton et d'attitude : il devint doux et paternel. Il me révéla même, petit à petit, et sous forme de questions, tous les péchés de ma vie passée ; et j'en avais tant ! J'écoutais la question la tête baissée et je répondais toujours par un 'oui'. A la fois stupéfait et touché, je

devenais de plus en plus immobile. A la fin, Père Pio me demanda : 'Tu n'as pas d'autres péchés à dire ?' Je lui répondis : 'Non', convaincu que m'ayant dit tous mes péchés, il connaissait donc parfaitement ma vie, et je n'avais rien d'autre à confesser. 'Tu n'as pas honte ?' dit-il avec une dureté imprévisible : 'cette jeune femme, que tu as laissé partir pour l'Amérique il y a quelques temps, a eu un fils. Et cette créature est de toi. Et toi, malheureux, tu as abandonné mère et fils.' Tout était vrai. Je ne répondis pas. Je fondis en larmes et pleurai amèrement. Je n'en pouvais plus. Alors que, le visage dans les mains, je pleurais penché sur le prie-Dieu, le Père posa doucement son bras sur mes épaules, et s'approchant de mon oreille, il me susurra en sanglotant : 'Mon enfant, je t'ai acheté au prix de mon sang !'

A ces paroles, j'avais l'impression que mon cœur se déchirait comme par le fait d'une lame fine. Je pleurais penché, et par intermittence en relevant mon visage inondé de larmes, je lui répétais : 'Père, pardon, pardon, pardon !'

Le Père, qui avait déjà entouré mes épaules de son bras, m'attira à lui, et se mit à pleurer avec moi. Une très douce paix envahit mon esprit. Tout d'un coup, je ressentis la douleur se transformer en une allégresse incroyable. Je lui dis : 'Padre, je suis tout à vous ! Faites de moi, ce que vous voulez !' Et lui, en essuyant ses yeux murmura : 'Aide-moi à aider les autres !' Puis il ajouta : 'Adresse toutes mes salutations à ta femme'. Je retournai chez moi, ma femme était guérie." »

« Mon enfant, je t'ai acheté au prix de mon sang ! »

Alberto Del Fante ne comprit pas sur le moment dans toute leur profondeur les paroles bouleversantes que Père Pio lui chuchota à l'oreille pendant sa confession. Car il est indubitable que ce soit Jésus qui les lui ait dites

par l'intermédiaire d'un simple capucin. En effet, personne d'autre que le Divin Rédempteur n'a répandu Son Très Précieux Sang une fois pour toute « *en rémission des péchés* » comme Il le dit par la bouche du prêtre lors de la Consécration

pendant la Sainte Messe. Et personne d'autre que le Divin Rédempteur n'offre par le prêtre des trésors infinis de grâces pendant la Sainte Confession.

En ce sens, on peut en même temps attribuer ces paroles à Père Pio, qui par ses plaies a participé de façon étroite à la Passion du

Seigneur, et effectivement a répandu son sang pour la conversion d'Alberto Del Fante et pour ses 14 millions d'enfants spirituels.

Lors de ses funérailles, un fils spirituel de Père Pio, le professeur Enrico Medi, physicien et politicien - dont le procès de béatification a été introduit - disait :

« Il me semble que dans toute l'histoire de l'Église, il n'y a jamais eu un saint duquel le Seigneur ait exigé autant de sang que de Père Pio, en vue de sauver et de sanctifier les âmes. »

Le 20 septembre 1918 Père Pio pria seul devant le Crucifix dans le chœur du couvent de "Santa Maria delle Grazie" (Sainte Marie des Grâces) à San Giovanni Rotondo, lorsqu'il reçut les stigmates.

« Imagine le supplice que j'endurais et que je souffre continuellement, pratiquement tous les jours », écrivait-il à son confesseur. « La plaie au niveau du cœur saigne constamment, particulièrement du jeudi soir au samedi. »

Lorsque Père Pio supplia Jésus de lui enlever non pas les douleurs mais les marques des stigmates, le Seigneur lui répondit : *« Tu les porteras 50 ans, et puis Je te prendrai avec Moi. »*

En effet, les plaies terriblement douloureuses restèrent toujours ouvertes pendant un demi-siècle, de 1918 à 1968. Non seulement elles ne se cicatrisèrent jamais, mais des plaies coulaient du sang frais duquel émanait un parfum agréable.

Les derniers mois de la vie de Père Pio, le flux de sang diminua progressivement. Lorsque ce dernier mourut dans la nuit du 23 septembre 1968, ses confrères trouvèrent son corps dépourvu de stigmates et de cicatrices.

« La coupe d'action de grâce que nous bénissons, n'est-elle pas communion au Sang du Christ ? »

Wolfram Rupert Maria Konschitzky d'Allemagne, Alexander Martino Serrano Puerto de Colombie et Jean-Baptiste Marie Simar de France, membres de l'Œuvre de Jésus Souverain Prêtre et candidats au sacerdoce furent ordonnés prêtres le 25 juin 2011 à Rome. Entourés de leur famille et amis, également de nombreux prêtres, frères et sœurs de leur famille spirituelle, ils

reçurent le sacrement de l'ordre par l'imposition des mains de S. Em. le Cardinal Mauro Piacenza, Préfet de la Congrégation pour le Clergé, dans l'église de sainte Marie in Vallicella, solennellement décorée pour l'occasion. C'est dans cette église, appelée aussi « Chiesa Nuova », que se trouve dans une chapelle latérale la châsse dorée contenant les reliques de saint Philippe

Neri, l'apôtre de Rome.

Dans son homélie, le Cardinal rappela aux trois diacres que Dieu, de toute éternité, les a appelés au sacerdoce « *Dieu m'a appelé au sacerdoce pour me révéler qu'Il a pensé à moi de toute éternité, comment Il m'a imaginé et voulu avec le corps que j'ai, avec les particularités de mon tempérament qui me caractérisent... Pour Dieu le sacerdoce a toujours été prévu pour moi !* »

Il insista aussi sur la grandeur et la sublimité du sacerdoce et de la mission du prêtre comme « *annonciateurs de l'Évangile* », comme « *serviteurs du Corps du Christ* », comme « *éducateurs* » et « *pères* », et il les encouragea à ne pas oublier que toutes les grâces qu'ils transmettront viennent uniquement

de Dieu : « *Si Toi, Jésus, Tu nous as choisis, Toi qui nous connais si bien, c'est donc que Tu juges importants la célébration des sacrements, le modèle dans la prière, le pont entre le ciel et la terre réalisé dans le sacerdoce, et non seulement Tu ne t'arrêtes pas à notre indignité, et à nos limites, mais Tu nous choisis, nous pauvres pécheurs afin qu'apparaisse avec plus de clarté que nous sommes seulement des canaux de pardon et de grâces qui n'appartiennent qu'à Toi* ».

Chers amis et bienfaiteurs, nos trois nouveaux prêtres se font une joie de vous raconter brièvement l'histoire de leur vocation et de l'action de Dieu dans leur vie, en remerciement de l'aide spirituelle et matérielle que vous leur avez donnée tout au long de leur formation.

Tout commença avec le Chapelet

Mon petit frère Wilson, de 9 ans mon cadet, et moi-même avons grandi à Bogota, capitale de la Colombie. Mes parents étaient croyants mais non-pratiquants ; jusqu'à ma conversion, c'était pour moi tout à fait normal d'aller à la messe 3 fois par an : à Noël, à Pâques et à la messe célébrée à la mémoire de ma grand-mère. En réalité, ces 3 messes ont été, tout au long de mon enfance et de mon adolescence, tout ce qui me liait à Dieu et à l'Église : c'est à dire pratiquement rien !

Il me semblait que rien ne me manquait et à vrai dire je n'avais pas le temps pour cela, du fait que j'étais toujours occupé. De nombreuses activités remplissaient ma vie quotidienne : les scouts, un groupe de théâtre, mon emploi de professeur de tennis pour les enfants, sans oublier le bénévolat à la Croix Rouge de mon école. Ma tête et mon cœur étaient donc bien pleins, d'autant plus que le football avait la toute première place dans ma vie. Comment pouvait-il en être autrement pour un sud américain ? Bien sûr, mes amis n'avaient pas toujours la meilleure influence sur moi, et en regardant en arrière, rempli de reconnaissance,

je suis convaincu que déjà la Sainte Vierge me protégeait.

En 1998, pendant l'Avent, une rencontre décisive eut lieu. J'avais 15 ans. Un après-midi, je dus aller chercher mon frère à la paroisse Juan Macias, après sa répétition de chants pour Noël. J'étais arrivé en avance et j'attendais au fond de l'église. C'est alors que le jeune dirigeant de la chorale me fit signe de la main en m'invitant : « *Viens et joins-toi à nous !* » Je n'avais pas particulièrement envie de chanter des chants de Noël, mais je ne voulus pas être impoli. Contraint, je me suis joint à eux quelques minutes. Je fus surpris de constater que les nombreux jeunes étaient tout à fait normaux et pas du tout coincés. Tous rayonnaient de joie et étaient totalement différents de mes amis. Cela m'attira et me rendit curieux, et il arriva alors une chose inimaginable : cette rencontre inattendue à l'église ne fut pas la dernière !

Très vite, je suis venu régulièrement pour répéter les chants et apprendre à jouer de la guitare. Après quelques mois, mes nouveaux amis osèrent me donner un autre "coup de

pouce” : ils m’invitèrent à la prière du chapelet qu’ils organisaient le soir dans l’église. Je n’avais aucune idée de ce qu’était la prière, encore moins le chapelet, cependant j’acceptais l’invitation : je ne pouvais pas croire que je me trouvais au milieu de jeunes qui priaient un ‘Je vous salue Marie’ après l’autre. Ce fut le premier chapelet de ma vie. Une jeune fille m’offrit alors son très beau chapelet, et vite je “tombais amoureux” de cette forme de prière. Le chapelet et avec lui, la Vierge Marie que je ressentais d’ailleurs toujours plus comme ma mère, devinrent mes compagnons indispensables, que ce soit au groupe de prière, sur le chemin de l’école, à l’entraînement de foot ou au travail. Une grande paix inconnue m’habitait et à l’étonnement de ma famille je devins à la maison plus serviable et plus aimable, tout en restant un rebelle qui ne voulait en faire qu’à sa tête.

J’abandonnai mes activités l’une après l’autre et je perdis de vue mes “anciens” amis. Je m’engageai de plus en plus dans la paroisse comme servant d’autel, technicien pour la sono ou encore dans la chorale. Je naissais peu à peu à une nouvelle vie. Le chapelet, en réalité la Vierge Marie furent les principaux “coupables” : je me tournais désormais intérieurement vers Jésus. Je voulais devenir expert-comptable et désirais avoir beaucoup d’enfants ; malgré tout, je me demandais de plus en plus souvent pendant la prière du chapelet : « Seigneur que veux-Tu de moi ? Jésus ne désirerait-Il pas m’appeler au sacerdoce ? »

J’avais alors 16 ans. Avec deux de mes amis, je fis une chose impensable auparavant : j’allais visiter le séminaire sans que mes parents le sachent et j’allais même jeter un coup d’œil dans un monastère franciscain. Mais Dieu conduisit les choses différemment. Pendant l’Année Sainte de l’An 2000, Père Paul Maria (fondateur de notre Famille spirituelle) apporta l’Image de la Dame et Mère de tous les Peuples lors d’une journée de prière en Son honneur, dans ma ville natale de Bogota. Notre groupe de prière prit part à cette fête mariale, à laquelle nous nous étions préparés par le Sacrement de la Réconciliation.

Pendant la conférence de Père Paul Maria sur la Vierge Marie, je fus profondément touché et plein de confiance, je lui ouvris mon âme et lui confiai mon désir de consacrer toute ma vie à Dieu. Je lui faisais aussi part de mes doutes : était-ce vraiment l’appel de Dieu que je ressentais ? Il me tranquillisa et me confirma ma vocation sacerdotale. Je voulais répondre à l’appel de Dieu, et je lui demandais de pouvoir entrer dans sa communauté : il répondit affirmativement pour ma plus grande joie.

Malgré le pas décisif que cela représentait pour moi, et l’incompréhension de mes parents, après avoir terminé mes études scolaires en décembre 2001, je me rendis à Rome, et j’entrai dans la Famille de Marie. Dix années de noviciat et d’études à l’université pontificale Grégorienne suivirent.

Pendant ces années, le chapelet, mon “compagnon de la première heure”, m’aida toujours dans mes épreuves intérieures. Ce qui était frappant est que justement je devais souvent lutter pour être fidèle à la prière du rosaire. C’est pourquoi je ne veux jamais oublier le conseil que mon père spirituel me donna, après mon arrivée à Rome. Prenant un chapelet, il le disposa en forme de cœur et me dit : « *Regarde ce chapelet, imagine-toi que tu es dedans, au centre, comme dans le Cœur de la Sainte Vierge. Si tu le pries fidèlement, rien ne pourra te faire sortir de ce Cœur ou te dérober ta vocation. Bien au contraire, la prière du chapelet deviendra ton bouclier.* »

Non seulement je pris le chapelet en main, mais la Sainte Vierge elle-même prit ma main et ma vie, pour la former tout au long de ces années selon la volonté de Dieu. Avec le chapelet, avec Marie, commença ma vocation et aujourd’hui devenu prêtre je désire la réaliser en Elle et pour Elle. C’est pourquoi j’ai écrit sur l’image de mon ordination : « *Tutto per Maria !* » « *Tout pour Marie !* » Le jour de l’ordination, j’ai aussi eu la grâce de porter pour la première fois ma chasuble sur laquelle est brodée Notre-Dame du Rosaire.

Père Martino Maria Serrano Puerto, Bogota, Colombie

Tout vient à point à qui sait attendre !

Dans l'album de souvenirs de mon enfance, parmi tant d'autres événements que ma mère mit par écrit, se trouve celui-ci alors que j'avais 7 ans.

Un dimanche, pendant la messe, je m'ennuyai visiblement à tel point que durant la consécration, me frappant le front je chuchotais : « *Oh non, cela il l'a déjà dit des milliers de fois !* » Ce manque de compréhension pour les sacrements devait malheureusement durer. Je viens d'une famille de tradition catholique mais qui, en dehors de la messe du dimanche, n'avait aucune autre pratique religieuse. Ma première communion et ma confirmation ne changèrent rien à cet état de chose. Et on peut se demander : comment un tel jeune peut-il penser au sacerdoce ?

Ma santé fragile, la sollicitude et la présence d'esprit des Sœurs de la Miséricorde de la maternité ont contribué à mon baptême le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, quelques jours après ma naissance. D'une certaine manière j'appartiens depuis toujours à la Sainte Vierge, sans même l'avoir su et sans avoir eu aucune dévotion pour Elle. Dans sa bonté, la Vierge Marie décida de renouveler entièrement ma vie chrétienne et Elle trouva en ma grand-mère une "collaboratrice" intelligente. Ma grand-mère avait déjà commencé, à la fin des années 80, une série de pèlerinages et progressivement avait réussi à gagner ma mère à la multitude des enfants de la Sainte Vierge. J'avais 17 ans, lorsqu'un premier changement s'opéra lors d'un grave accident de bicyclette. Pendant les longues semaines d'hôpital, je commençai - parce que je m'ennuyais - à prier le chapelet enseigné par ma mère quelques jours auparavant, lors d'une promenade. C'est seulement plus tard que je découvris la puissance et la beauté de cette prière.

Pendant l'été 1992, j'avais 21 ans. Pour ma grand-mère, arriva l'heure de son action décisive

pour ses petits enfants : ma sœur Sigrid et moi. Elle nous offrit un voyage en Italie du Nord, à Schio, où se déroulait un festival pour les jeunes et dans son innocence elle s'imaginait : « *Ce sera sûrement très bien, il y aura beaucoup de jeunes et en plus vous n'êtes jamais allés en Italie !* » J'avais à peine terminé ma première année d'étude d'architecture, et je me disais qu'un peu d'ouverture pour la culture italienne ne me ferait pas de mal. Sans savoir où nous nous aventurions, nous mordîmes à l'appât. Sous la conduite délicate, et pour moi inconnue, de la Sainte Vierge, le merveilleux monde de la Foi s'ouvrit, pour moi, là-bas : l'Eucharistie, la grâce, la vocation, la sainteté. J'expérimentais l'intime présence de la Vierge Marie, comme celle d'une personne vivante, qui m'aime d'un amour maternel et me connaît parfaitement. Docile et heureux, j'acceptai toutes ces nouveautés, comme si je n'avais attendu que cela depuis des années.

Pendant cette période d'approfondissement de la foi, je fis connaissance de la Famille de Marie. Malgré toute mon estime, je ne pensais absolument pas que ma place puisse être là. Certes nous étions toujours en contact étroit mais je poursuivais mes études avec enthousiasme et j'étais très accaparé par des pèlerinages, retraites et mon groupe de prière. On me demandait souvent si je ne voulais pas devenir prêtre. Ce qui pour moi était hors de question !

Je n'étais pas hostile à cette éventualité, mais pour rien au monde j'aurais pu dire du fond du cœur que le sacerdoce était ce que je désirais. D'autre part, j'étais aussi ouvert à l'idée du mariage. Je dus d'ailleurs constater à mon grand étonnement que tous les efforts que je faisais pour construire une amitié plus exclusive rencontraient immanquablement des obstacles ; il était évident que seul le Ciel pouvait être derrière tout cela !

Finalement arriva le jour où je dus

prendre une décision. C'était en Septembre 1997, j'effectuais un stage de restauration de monuments d'intérêt historique à Thierhaupten, dans un ancien monastère baroque, tout près d'Augsburg. Un samedi, il y eut un mariage dans la vieille église du monastère et lorsque le lundi matin j'arrivai au travail, je m'aperçus que sur le parvis de l'église, les invités du mariage avaient laissé des inscriptions à la craie sur l'asphalte. Une flèche avec les mots : « *Oh, oh, solitude !* » pointait vers le monastère et une deuxième flèche pointait en direction de l'église où les noces avaient été célébrées avec la promesse : « *Bonheur éternel pour la vie à deux !* » A cet instant, une question décisive jaillit dans mon esprit, celle que Dieu et moi-même nous nous posions réciproquement en silence : « *Que veux-tu ?* »

Rétrospectivement, je dois avouer que je ne cherchais pas assez explicitement dans la prière une réponse à cette question importante. De plus, je ne savais pas que depuis longtemps de nombreuses personnes le faisaient à ma place. Ma contribution avait été d'attendre en

approfondissant ma foi et de laisser faire les choses. Je conclus alors mes études d'architecture et travaillai un an et demi dans un bureau d'études, tout en allant à la messe chaque jour. Peu à peu, je compris que Dieu m'indiquait le chemin du sacerdoce, jusqu'à ce que finalement, avec l'aide de mon père spirituel, je me décide définitivement.

Ce fut un grand cadeau de pouvoir commencer mon chemin sacerdotal - sans devoir chercher longtemps - dans cette communauté qui avait accompagné ma vie spirituelle dès le début. Fin octobre 1999, presque 10 ans jour pour jour après mon accident de bicyclette, je montai dans le train qui me conduisit en Italie pour entrer au noviciat de la Famille de Marie. La joie intérieure qui m'envahit alors n'a jamais disparu de mon cœur pendant toutes ces années de formation, malgré les combats spirituels et quatre longues années de maladie. La Sainte Vierge était à l'œuvre, dans sa miséricorde et sa pédagogie : elle m'enseignait le grand mystère de l'Amour et du sacrifice, pour ainsi faire de moi un prêtre marial.

Père Wolfram Rupert Maria Konschitzky, Munich, Allemagne

Merci Seigneur pour Ton Amour !

Tout a commencé le Jeudi saint 1987, quelques semaines après la naissance de mon petit frère Matthieu, je n'avais pas encore 4 ans. En ce jour où l'Eglise commémore l'institution de l'Eucharistie et du Sacerdoce, maman ressentit les premiers symptômes d'une maladie neuromusculaire, la myasthénie, dont elle souffre toujours. Elle dut être opérée et rester plusieurs semaines à l'hôpital. A son retour, elle était épuisée. La voir dans cet état, bien qu'encore petit, fut pour moi une grande souffrance et me marqua profondément...

Au mois d'août de la même année, j'étais en vacances à la ferme d'un oncle paternel.

Un après-midi, ma tante me fit voir une cassette vidéo sur la vie du Pape Jean-Paul II. Ce documentaire m'impressionna tellement que j'en parlais continuellement et dans ma naïveté d'enfant je dis à ma tante : « *Je veux devenir Pape.* » Lorsque mes parents vinrent me reprendre, une de mes premières questions fut : « *Maman qu'est ce qu'il faut faire pour devenir Pape ?* » Elle me dit : « *Il faut d'abord devenir prêtre.* » Alors je m'écriai : « *Alors je serai prêtre !* »

Naturellement j'oubliais tout cela, comme c'est le cas chez les enfants. C'est seulement vers l'âge de 11 ans que je ressentis à nouveau

l'Appel du Seigneur. Pendant deux ans, je fus interne au collège du Foyer de Charité de Courset, fondé par Marthe Robin, grande mystique et stigmatisée française. Pendant cette période à l'école du Foyer, j'eus la grâce d'apprendre à prier : j'entends par là non seulement réciter le chapelet ou une autre prière, mais avant tout prier personnellement dans le silence devant le Saint-Sacrement exposé. Je pus ainsi expérimenter que la prière est vraiment une rencontre personnelle avec Jésus. A partir de ce moment-là, je commençai à ressentir dans mon cœur progressivement la vocation au sacerdoce. Sans cette grâce décisive de la prière, je n'aurais jamais eu la force de répondre à l'Appel de Jésus.

C'est aussi à Courset que je fis plus ample connaissance avec la Vierge Marie. J'entrai dans la confrérie des chevaliers de l'Immaculée fondée par saint Maximilien Kolbe. Tous les membres, s'engageaient à effectuer différents exercices spirituels, par exemple : prier la consécration à Marie chaque matin au pied du lit, réciter le chapelet, ou encore faire des sacrifices par amour pour la sainte Vierge. Ce fut pour moi une véritable école pour apprendre à aimer Marie. Plus tard, j'appris que mes parents, le jour de mon baptême, m'avaient consacré à notre Maman du Ciel : « *O Marie, Mère de Jésus et notre Mère, nous Te présentons notre enfant Jean-Baptiste qui vient d'être transformé par le baptême. Nous Te demandons de le prendre sous Ta protection. Mieux que nous, veille sur lui et prends-le pour ton enfant. O Marie, garde-le, guide-le, sauve-le.* » C'est Elle en effet, qui me guida jusqu'à aujourd'hui et c'est à Elle que je consacre tout mon sacerdoce. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs qu'elle m'ait appelé dans sa communauté 'Famille de Marie' !

A la fin de ces deux années au Foyer de Charité de Courset, je reçus le sacrement de la confirmation. L'évêque nous avait encouragés à

demander à l'Esprit-Saint de nous donner un de Ses Dons. Je demandai alors le Don de Force pour pouvoir répondre fidèlement à ma vocation. Et Il m'exauça ! En effet, à 18 ans, juste après le baccalauréat, j'étais admis au séminaire d'Ars pour une année de propédeutique, avant d'entrer en 2002 dans la Famille de Marie.

Et maintenant, ordonné prêtre à Rome le 25 juin dernier, j'aimerais exprimer ma reconnaissance au Seigneur et à la Très Sainte Vierge Marie pour cette grande grâce de la vocation et du sacerdoce. Avec quel tendre amour, Ils m'ont conduit jusqu'à aujourd'hui ! Dans ces quelques lignes, je ne veux pas seulement remercier Dieu mais aussi toutes les personnes qui m'ont porté tout spécialement par leurs prières et leurs sacrifices et grâce à qui aujourd'hui je suis devenu prêtre. L'une d'entre elle est ma grand-mère paternelle, Marie-Thérèse (†2004). Lorsque je lui confiaï, il y a déjà longtemps, mon désir de devenir prêtre, elle ne put retenir ses larmes. En silence elle avait espéré voir un de ses fils à l'Autel. Une fois qu'ils furent tous mariés, elle commença à prier pour que Dieu appelle l'un de ses petits-fils et accepte cette vocation. Dans une de ses dernières lettres, elle m'écrivit : « *J'offre mes rhumatismes et toutes mes douleurs pour ta vocation.* »

Avec ma grand-mère, c'est certainement maman, qui a prié et s'est le plus sacrifié pour moi - depuis ce Jeudi Saint, alors que je n'avais pas encore 4 ans. Aujourd'hui, je suis sûr que ce qui m'unit profondément à ma maman est l'offrande quotidienne et silencieuse de ses souffrances physiques et de sa faiblesse.

Oui, je suis convaincu que la maladie de maman m'a obtenu la grande grâce du sacerdoce. Merci Seigneur, Tu m'aimes tellement !

Père Jean-Marie Simar, Grandvilliers, France